

ANITA JAIN

Anita cherche mari

récit traduit de l'anglais (Inde)
par Sophie Bastide-Foltz

Titre original :
Marrying Anita. A quest for Love in the New India
Editeur original :
Bloomsbury USA - Walker Books
© Anita Jain, 2008

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-7427-8932-0

ACTES SUD

pour ma mère et mon père

*L'état d'une nation se juge au statut
que l'on y réserve aux femmes.*

JAWAHARLAL NEHRU,
Premier ministre de l'Inde.

PROLOGUE

Quand je demande à mon père pourquoi il a quitté l'Inde, il me ressort toujours les deux mêmes histoires d'enfance impécunieuse, d'une outrance si cocasse qu'elles confinent à la caricature. Il y a celle de la banane, que j'entends tous les deux ou trois mois depuis que je suis toute petite, la plupart du temps quand j'en mange une, moi ou quelqu'un se trouvant à proximité. "Jamais pu manger une banane entière dans mon enfance. Quand j'étais petit, il fallait couper la banane en huit, un bout pour chacun de nous, sept frères et une sœur. *Beti*, tu ne connais pas ton bonheur de pouvoir manger toute une banane", disait-il, en hochant la tête, l'air affligé.

Et puis il y a l'autre, celle du peigne, relativement récente, celle-là, entendez par là que mon père a commencé à la raconter il y a quinze ans seulement, et non vingt-cinq. Pour une raison qui m'échappe, j'ai l'impression qu'il l'affectionne plus encore que celle de la banane, parce que ce n'est pas sans une certaine emphase qu'il la raconte. "*Beti*, tu n'as pas idée à quel point c'était dur pour nous quand on était gosses", dit-il agitant les mains pour en rajouter encore. "Nous n'avions qu'un seul peigne pour tous, les sept frères et la sœur. Et ce peigne n'avait que deux dents. Deux dents, tu imagines ?" L'horreur !

Racontée ainsi, avec cette image évocatrice d'une misère noire, l'histoire du peigne est bien plus tragique que celle de la banane. Qu'y a-t-il de plus triste qu'un peigne qui n'a que deux dents ?

Chaque fois que je m'imagine mon père et ses frères et sœur essayant vainement de se démêler les cheveux avec ce malheureux peigne, jour après jour, tous les matins avant de se rendre à l'école ou au travail en un vain simulacre de ce que d'autres devaient faire avec un peigne parfaitement fonctionnel, quelque chose se brise en moi. Ce n'était pas parce qu'ils espéraient dompter leur tignasse qu'ils prenaient la peine de faire semblant, mais parce qu'ils savaient que l'acte consistant à utiliser un peigne les distinguait des vrais pauvres de l'Inde, les enfants crasseux et couverts de poussière du balayeur qui venait nettoyer leurs latrines. Bien qu'inefficace, ce geste contribuait à les rapprocher chaque fois un peu plus de la respectabilité, de la fortune, d'un destin où les peignes démêlaient vraiment, lissaient en arrière, et donnaient une forme décente à une tête hirsute.

Mes questions touchant aux raisons qui ont conduit mon père à quitter l'Inde sont devenues plus pressantes avec le temps, l'obligeant à inventer des histoires d'indigence de plus en plus alambiquées. Je le vois qui rame un peu, mais il lui arrive de se montrer à la hauteur et de s'en rappeler une qui pourrait dignement rivaliser, sinon avec l'histoire du peigne, tout au moins avec celle de la banane. Il y a quelques années, il m'a dit avoir été le premier de tous ses amis et collègues à s'offrir une voiture. Il avait trouvé un travail comme directeur d'un établissement d'enseignement technique à Kanpur, une "petite"

ville, en fait pas si petite que ça, située au centre de l'Uttar Pradesh, un grand état balayé par un vent de poussière dans ces plaines septentrionales où les chances de s'en sortir étaient, et sont encore, inversement proportionnelle à la forte densité de population. Comme la plupart des gens de son entourage, il se déplaçait en scooter. Mais de plus en plus de voitures circulaient sur les quelques rares grands axes existant alors en Inde, et mon père se dit qu'en avoir une, un peu comme pour le peigne squelettique, constituerait une promotion et consacrerait la rupture avec son enfance tourmentée. Cette voiture serait la preuve concrète que le travail acharné et de bonnes études pouvaient mener à quelque chose dans un pays aussi désespérant, aussi désorganisé et implacablement chaud que l'Inde.

Bien que mon spartiate de père puisse lésiner sur des besoins ou des commodités que d'autres trouveraient élémentaires – comme les vêtements et la nourriture – il a toujours été fasciné par la technologie et déteste l'idée qu'il puisse ne pas être dans le coup. Mon père n'est pas un accro du high-tech, c'est juste qu'il veut être parmi les premiers à en bénéficier. J'ai été la dernière des filles de mon entourage à m'acheter un jean Guess, mais nous avons été les premiers dans le quartier à avoir un four à micro-ondes, puis un magnétoscope Beta, très vite dépassé, puis un ordinateur Texas Instruments. Toujours est-il, qu'après avoir réuni tout ce qu'il avait pu mettre de côté, mon père se rendit dans un garage de Kanpur et acheta une Ford de 1939. Nous étions en 1971 et la voiture lui coûta mille deux cents roupies, un peu moins de deux cent dollars à l'époque.

Il revint chez lui avec, cria fièrement à ma mère de sortir, et l'emmena faire un tour. Après la

balade, il gara sa voiture le long du trottoir et lui et ma mère rentrèrent pour dîner et finir la soirée. Le lendemain matin le vit tout excité à l'idée de prendre sa voiture – une vraie voiture ! – pour aller au travail. Il avait hâte de montrer à ses collègues sa toute nouvelle (nouvelle pour lui, en tout cas) Ford blanche. Mais quand, sous un soleil éblouissant, il mit le nez dehors, il vit qu'elle avait disparu.

Peu de temps après, il partit pour l'Amérique. Il avait trente-trois ans.

A l'été 2005, quelques mois avant que j'aie moi-même trente-trois ans, je suis partie m'installer en Inde, inversant ainsi le courant migratoire de mon père, celui de près d'une centaine de parents et de beaucoup, beaucoup d'autres partis d'un pays incorrigiblement rétrograde et fossilisé. Au cours de la décennie précédant mon retour, ce pays avait changé sa façon de voir et enfin – enfin ! – jeté un regard de convoitise sur le dynamisme économique des tigres du Sud-Est asiatique tels que la Thaïlande et la Malaisie. Cet été-là, la bourse se déchaîna, grimpant d'une centaine de points de base par jour pendant des semaines et des semaines. L'Inde, avec sa croissance annuelle à deux chiffres se retrouvait au même niveau de dynamisme économique que la Chine. Sushmita Sen et Aishwarya Rai, les deux plus grandes stars de Bollywood s'envolaient pour aller briller au firmament d'Hollywood. Les créateurs de mode du monde entier avaient les yeux rivés sur l'Inde en quête d'inspiration, popularisant les longues tuniques et les jupes paysannes. Les couturiers indiens eux-mêmes regardaient les mannequins défiler avec leurs

modèles sur les podiums de New York et de Paris. Après avoir été ignorés pendant des décennies, les artistes indiens voyaient leurs œuvres dispersées lors de ventes aux enchères très disputées chez Sotheby et Christie's, à New York et à Londres pour des montants à six voire à sept chiffres. En 2005, trois tableaux signés d'artistes indiens contemporains dépassèrent la barre du million de dollars. Jusque-là, la plus grosse somme jamais payée pour une peinture d'art moderne indien avait à peine dépassé les trois cent mille dollars.

Et puis, il y avait le boom technologique ininterrompu. Les Etats-Unis étaient entrés dans un cycle en dents de scie en la matière, alors que l'Inde n'avait pas connu de valse hésitation avec les techniques de pointe. Elle se livrait même à un tango effréné. La pratique systématique de la sous-traitance logicielle, dont l'essentiel aboutissait en Inde, était largement commentée dans la presse. Les Américains découvraient que des gens répondant au nom de Prakash ou de Priti qui se faisaient appeler Peter et Peggy au travail, géraient leurs cartes de crédit ou le support technique de leurs entreprises à partir de centres d'appels situés à Bangalore. A mesure qu'un nombre croissant d'entreprises américaines se mettaient à externaliser une part grandissante de leur activité, gérée jusque-là par une main d'œuvre américaine qualifiée, les informations prenaient un tour plus alarmiste – les Américains perdaient leur emploi au profit de Prakash, Priti, Rakesh, Sanjay, Shanti et Deepika, pour que les entreprises puissent réduire leurs coûts.

J'avais quitté New York, une grande ville efficace et polissée qui semblait offrir un havre à tout le monde sauf à moi, pour New Delhi, cette

capitale moite, bureaucratique et singulièrement accueillante. J'étais déjà allée à Delhi, et même à de nombreuses reprises, mais cette fois, c'était différent. Il y avait quelque chose dans l'air, quelque chose de palpable. Un peu partout, y compris dans les ruelles les plus sordides, avaient fleuri des restaurants qui ne désemplissaient pas, alors que pendant des décennies la seule ressource avait été les hôtels de luxe. Cuisine thai, italienne, grecque. Quant aux bars, Delhi avait désormais tout ce qu'il fallait pour satisfaire les gens de même sensibilité désireux de se rassembler autour d'une bière ou d'un cocktail vodka Redbull. Certes, beaucoup de ces endroits étaient encore loin d'être accessibles à l'Indien moyen, mais on ne pouvait pas ne pas le remarquer : Delhi commençait à ressembler à une métropole.

Les historiens vous raconteront que neuf villes différentes se sont succédées à l'emplacement de Delhi au cours des âges, laissant des vestiges un peu partout, comme les graines d'une fleur : le tombeau d'un poète à cinquante pas de chez moi, un vieux fort pas très loin, au-delà du marché de Sundar Nagar. Mais moi je vous dirais qu'il y a dix Delhi et que je vis dans la dernière, celle où se trouvent des restaurants où l'on peut commander des farfalle aux champignons et au fromage de chèvre, utiliser du sans fil à large bande passante et aller dans des boîtes où des filles en petits hauts à bretelles ultra fines ondu lent au son de la musique hip hop du dernier succès de Bollywood.

Les vagues qui déferlent sur l'Inde ont projeté Delhi dans la modernité. Les précédents avatars de Delhi s'étaient manifestés dans des formes nouvelles, comme ces coupoles indo-islamiques

ou ces grandes avenues bien ordonnancées tracées à l'époque de l'empire britannique. L'avatar actuel s'est matérialisé avec le rouleau compresseur de la globalisation qui ne se déplace jamais sans son lot de technologie, et cela, sans que quiconque puisse dire jusqu'où il irait.

Ce n'est pas pour cette raison que j'ai quitté New York pour aller vivre en Inde, même si j'étais curieuse de savoir ce qui se cachait derrière tout ce qu'on me racontait sur cette nouvelle New Delhi. J'y suis allée pour d'autres raisons. Des raisons plus conformes à ce qui fait que l'Inde demeure ce qu'elle a toujours été : j'y suis allée pour trouver un mari.